Le Maréchal à Montluçon et Commentry

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Ils veulent participer, dans une mesure raisonnable, aux progrès de l'entreprise à laquelle ils sont associés, avoir une sauvegarde efficace contre les malheurs qui les guettent, lorsque survient la maladie ou lorsqu'arrive la vieillesse, pouvoir élever leurs enfants et les mettre en état, selon leurs capacités, de gagner honorablement leur vie.

Toutes ces aspirations sont légitimes, et dans l'ordre nouveau, que nous préparons, elles devront être satisfaites.

Elles pourront l'être sans grever les employeurs d'une charge trop lourde, pour peu que l'esprit de collaboration porte son fruit naturel sous la forme d'un accroissement de la production en quantité et en qualité.

Cet ordre nouveau, en quoi consiste-t-il ?

Abandonnant tout ensemble le principe de l'individu isolé en face de l'Etat et la pratique des coalitions ouvrières et patronales dressées les unes contre les autres, il institue des groupements comprenant tous les membres d'un même métier : patrons, techniciens, ouvriers.

Le centre du groupement n'est donc plus la classe sociale, patronale, mais l'intérêt commun de tous ceux qui participent à une même entreprise.

Lorsque, dans chaque entreprise, ou dans chaque groupe d'entreprises, patrons, techniciens, ouvriers auront pris l'habitude de se réunir pour gérer en commun les intérêts de leur profession, pour administrer en commun leurs œuvres sociales : apprentissage, placement, qualification, allocations familiales, secours de maladie, retraites, logements ou jardins ouvriers, il ne tardera pas à se créer entre eux une solidarité d'intérêts et une fraternité de sentiments indestructibles.

Dès lors l'union de la nation ne sera plus une formule trop souvent trompeuse, mais une réalité bienfaisante.

Ce que fut le voyage du Maréchal

Vichy, 1er mai. — Le voyage du maréchal Pétain à Montluçon et à Commentry s'est déroulé sous la pluie. Mais l'enthousiasme des populations n'en fut pas moins très vif.

A Montluçon, l'hôtel de ville était pavoisé de drapeaux vivants : filles et garçons habillés en bleu, blanc et rouge. Le chef de l'Etat s'est amicalement entretenu, dans le hall de la mairie, avec les délégués des corporations ouvrières.

A signaler à ce moment un petit et pittoresque incident. Un garçonnet de dix à douze ans, vêtu en mineur, se faufile entre les grands et arrive à s'approcher du maréchal. Il se campe solidement sur ses petites jambes et délibérément il parle :

— Monsieur le Maréchal, les réfugiés vous présentent leurs vœux respectueux et reconnaissants, et vous souhaitent bonne fête.

— Tu es réfugié ; de quel pays ?

— Du Nord.

— De quel endroit ?

— De Denain.

Le maréchal pose au petit bonhomme quelques questions sur sa famille et lui parle paternellement du métier de mineur qui sera le sien.

En quittant l'hôtel de ville, le maréchal Pétain et l'amiral Darlan se rendent au monument aux morts sous les acclamations de la foule. Après le déjeuner, ils visitent le stade et les jardins ouvriers. Puis c'est le départ pour Commentry.

La population de cette localité fait au maréchal un accueil qui n'est pas moins chaleureux que celui qu'il a reçu à Montluçon. A l'hôtel de ville le chef de l'Etat remet la « Charte du compagnonnage » aux « Compagnons du Tour de France », en présence des délégations ouvrière et patronale.

A 17 h. 30, le maréchal paraît au balcon de l'hôtel de ville où il prononce son discours, dont la péroraison est chaleureusement acclamée.

Il est un peu plus de 18 heures quand le train spécial, sous les ovations renouvelées quitte la gare pour regagner Vichy.

Autres manifestations

Vichy, 1er mai. — Diverses manifestations ont été présidées jeudi par des membres du gouvernement qui ont exposé la signification de la fête du travail et de la paix sociale.

M. René Belin, ministre du travail, a pris la parole à Lyon. Il a fait valoir que la réalisation d'une réforme de base économique et sociale constituait le problème essentiel en vue de la rénovation de la France. Il a déclaré que le gouvernement projetait un ordre économique complètement nouveau. Il ne désire plus que l'économie de la France soit pratiquement dirigée par des puissances anonymes. Il veut que la responsabilité ne soit plus laissée à des sociétés anonymes, mais que la direction de l'économie soit confiée à des chefs véritables qui n'auront en vue que le seul intérêt général du pays.

Le général Huntziger, MM. Joseph Barthélemy, Carcopino et Berthelot ont pris respectivement la parole à Marseille, Toulouse, Montpellier et Nice.

Partout ailleurs, tant en zone occupée qu'en zone non occupée, la fête a été célébrée dans une atmosphère de réelle fraternité.

Le 3 juin 1940 il ne restait en France qu'une division anglaise de quatre-vingts avions

Vichy, 1er mai. — Au cours d'une de ses dernières émissions, la Radio française a commenté la pauvreté de l'aide apportée par les Anglais dans le domaine militaire, au cours des combats de la campagne de Belgique et de France.

« Il y a lieu de rappeler une nouvelle fois, a dit le speaker, que, depuis le début de la guerre, l'aide des Anglais a toujours été très précaire.

« Sur le front nord-est, la France avait mis en ligne quatre-vingt-dix divisions, tandis que l'Angleterre n'avait envoyé que dix divisions, auxquelles, le 15 mai, est venue s'ajouter une division de chars d'assaut.

« Dès le 3 juin, sans attendre la fin de la bataille, neuf divisions anglaises s'étaient rembarquées pour l'Angleterre. La seule division anglaise qui était restée sur le continent fut capturée par les Allemands, sur la Somme.

« Dans le domaine de l'aviation, la situation était identique. Au cours de tous les entretiens franco-anglais, il avait été convenu que le ciel de France serait défendu en commun et, qu'en toutes circonstances, la R. A. F. soutiendrait l'aviation française. Au moment où se livrait la bataille de la Somme, il n'y avait cependant plus en France que quatre-vingts avions de chasse anglais.

« Le 10 juin, M. Churchill refusa au général Weygand, l'aide de l'aviation anglaise, et il proposa l'envoi immédiat de deux ou trois divisions qui seraient complétées par un envoi ultérieur de troupes, au mois d'octobre...

« Enfin, au cours de la séance du Conseil supérieur de la guerre, qui eut lieu à Tours, M. Churchill a clairement refusé toute aide de la part de l'aviation anglaise, en déclarant que l'Angleterre avait besoin de toute sa flotte aérienne pour assurer sa propre défense.

« Au moment où Paris était encerclé, le gouvernement anglais se refusa à envoyer un seul avion et un seul soldat en France. »

LES NAVIRES AMÉRICAINS POURRONT PATROUILLER DANS LA ZONE INTERDITE

déclare M. ROOSEVELT

« Tout navire qui pénétrera dans la zone de guerre sera torpillé », rappelle-t-on à Berlin

Washington, 30 avril. — Au cours de la dernière conférence de presse, le président Roosevelt a fait savoir qu'il avait prié le ministre du commerce de se renseigner auprès des compagnies américaines de navigation aérienne sur le nombre des avions de transport que le gouvernement pourrait leur acheter pour les céder aux « démocraties qui combattent ». Il a déclaré que l'on avait besoin de ces appareils le plus rapidement possible.

Au sujet de l'information donnée par le chef de l'amirauté, d'après laquelle le service de patrouille de la flotte des Etats-Unis avait été étendu à 2.000 milles, M. Roosevelt a exprimé l'avis que le fait de ne citer qu'un chiffre en milles donnait une fausse idée de la question. Il a ajouté :

« J'ai dit que le service de patrouille serait étendu dans la mesure qui serait nécessaire pour la protection de l'hémisphère occidental. Il est évident qu'un nombre fixe de milles ne peut être cité et il est tout aussi naturel que la position des navires américains change journellement. »

A la question de savoir si les navires américains pourraient se rendre dans la zone barrée entourant l'Angleterre, il a répondu qu'aux termes de la loi de neutralité, ils y étaient autorisés, mais que cela n'impliquait pas qu'ils s'y rendraient.

Le président a encore dit que l'on envisageait de créer le long de la côte de l'Atlantique des bases pour dirigeables du type « Zeppelin ».

Berlin, 30 avril. — La Wilhelmstrasse est complètement indifférente aux nouvelles déclarations faites à la conférence de presse à Washington, par le président Roosevelt, sur le service de patrouille de la flotte des Etats-Unis.

Les milieux politiques de la capitale du Reich attirent simplement l'attention sur le fait qu'il s'agit en l'occurrence d'une question dont la presse allemande s'est déjà suffisamment occupée.

Ils ajoutent qu'elle ne relève pas du domaine politique, étant donné qu'à l'époque l'Allemagne a fait une déclaration catégorique au sujet des zones de guerre.

L'impression générale de la Wilhelmstrasse peut être résumée comme suit : Il est indifférent à l'Allemagne que les zones de guerre précisées par le Reich soient ou non respectées.

Dans cet ordre d'idées, on rappelle à Berlin, la nette déclaration du Führer : « Tout navire qui pénétrera dans cette zone de guerre sera torpillé. »

L'Argentine refuse de s'associer à la confiscation des navires de l'Axe

Buenos-Aires, 1er mai. — Le ministère des Affaires étrangères a publié mercredi une déclaration officielle renouvelant le refus formel de l'Argentine de s'associer à la confiscation des navires de l'Axe dans les ports du continent américain.

La déclaration souligne qu'une mesure semblable aurait été en contradiction totale avec la politique suivie par l'Argentine.

Chronique régionale

LILLE

La Saint-Achille à l'évêché

A l'occasion de la Saint-Achille, S.E. le cardinal Liénart recevra à l'évêché le clergé séculier et régulier, le vendredi 9 mai à 14 h. 30. Entrée rue Négrier.

Des picpockets opèrent sur le tramway B

M. Fernand Cabuzel, demeurant, 43, rue du Bourg à Douilens était venu à Lille pour effectuer des achats. Vers 12 h. 30, mercredi, il avait pris place à la gare sur la plate-forme d'un tramway B. A l'arrêt, Grand'-place, une bousculade se produisit, à laquelle il ne prit pas garde. Arrivé à destination, rue Léon-Gambetta, il constata la disparition de son portefeuille contenant 8.750 francs qu'il avait placé dans la poche intérieure de son gilet de laine. Celle-ci avait été coupée sans doute à l'aide d'un rasoir.

Une noyée inconnue au bois de la Deûle

Le gardien de la paix Monin, passant au bois de la Deûle, aperçut dans un des bassins le corps d'une femme à tête plongée dans l'eau. Aidé de M. Delcaslé, chef de service d'un chantier situé à proximité, il retira le cadavre qui fut déposé dans un baraquement voisin. Il ne portait aucune trace de violence.

Il s'agit d'une femme d'environ 30 ans; vêtue d'une robe et d'une jaquette bleu-marine, d'un tablier en toile bleue. Elle porte des bas gris et des souliers noirs. Un sac contenant des morceaux de bois a été retrouvé à proximité du lieu de la noyade.

NORD

A la grotte de Mons-en-Barœul

Tous les jours du mois de mai à 16 h., récitation du chapelet à l'intention des prisonniers recommandés à Notre-Dame de Lourdes.

Chaque dimanche à 16 h., chapelet, allocution et bénédiction du Très-Saint-Sacrement, à la grotte.

A Paillencourt, le feu détruit cinq hectares de jeunes peupliers

Un propriétaire de Cambrai, M. Lucien Vandeveldé, demeurant rue de l'Abbaye-de-Vaucelles, possède à Paillencourt, dix hectares de terre de marais dont la moitié est plantée en jeunes peupliers. Il y a peu de jours un incendie vint détruire ces derniers et un individu suspect fut aperçu prenant la fuite. On le recherche en vue de connaître les motifs de sa présence en cet endroit.

Quatre personnes sont intoxiquées par l'oxyde de carbone à Dunkerque

Jeudi matin ne voyant pas, comme de coutume, arriver ses parents, Mlle Bertrand s'en fut sonner 14, rue de Beaumont à Dunkerque où ceux-ci, M. et Mme Billiot et M. et Mme Antoine, habitent. Elle n'obtint pas de réponse et inquiète. Une fenêtre de l'étage s'ouvrit. Un trousseau de clés lui fut jeté. Mlle Bertrand monta en hâte l'escalier conduisant aux chambres. Elle découvrit les occupants inanimés. Un docteur vint leur prodiguer des soins. Les quatre personnes qui avaient subi un commencement d'asphyxie par l'oxyde de carbone reprirent peu à peu leurs sens.

Même Billiot, sortie de sa torpeur par les appels réitérés de Mlle Bertrand, avait réussi à se lever et à lancer dans le vide les clés de la maison. Elle était retombée ensuite inanimée.

Reconnue coupable de suppression d'enfant, une femme de Cassel est condamnée à trois mois de prison

En juillet 1940 deux ouvriers travaillant dans la ferme Bailly, à Cassel, mirent à jour le cadavre d'un nouveau-né. L'enquête ouverte permit rapidement d'établir la culpabilité d'une servante, Amele Wiecwesak, 32 ans, qui fut prévenue d'infanticide et arrêtée. Le tribunal d'Hazebrouck l'a condamnée à trois mois de prison.

Un acte de banditisme à Solesmes

M. Jean Clarisse, 47 ans, cultivateur à Solesmes, était éveillé la nuit par un bruit insolite. Il descendit dans la cour et aperçut un individu dont la présence n'était rien de moins que suspecte, il se précipita sur lui. Mais il avait affaire à porte partie. Le malfaiteur le frappa durement à la tête à plusieurs reprises, quatre plaies d'où le sang s'échappa abondamment. Faisant appel à toute son énergie, M. Clarisse partit pour Solesmes où il arriva épuisé et où il reçut des soins d'un docteur.

Pendant ce temps, la bonne de la maison, Mme Vve Boudin, 50 ans, attirée pour le bruit descendait dans la cuisine. C'est alors que par l'orifice d'une vitre brisée le nocturne visiteur passa un bras armé d'un révolver qu'il braqua vers la servante en disant : « Vous aurez la vie sauve, mais il faut me donner 10.000 francs. »

La bonne ne pouvant lui remettre cette somme, le bandit craignant sans doute l'arrivée de renfort amené par M. Clarisse, s'éloigna de la ferme.

On possède de lui un signalement susceptible d'aider à le faire retrouver.

PAS-DE-CALAIS

A Béthune, une marchande de légumes trouve sur son étal un sac à main contenant 50.000 francs

Mme Calonne, marchande de légumes à Lozinghem, s'était installée sur le marché de Béthune, quand elle s'aperçut qu'un sac à main avait été oublié sur son étal. La marchande appela un agent de police qui inventoria le sac qui contenait divers papiers et une somme de 50.000 francs. Le sac et son contenu furent restitués à sa propriétaire, une dame de Neuxe-les-Mines.

SOMME

Un septuagénaire tire un coup de fusil sur son fils à Voyennes

Un ouvrier de Voyennes, près Péronne, M. Edouard Froissart, 54 ans, vit en mauvaise intelligence avec son père, vieillard irascible âgé de 78 ans. A la suite de démêlés relatifs à une clôture de jardin, le père Froissart saisit un vieux fusil et froidement tira sur son fils. Celui-ci n'a que des blessures qui ne mettent pas ses jours en danger.

Une mort mystérieuse à Longueau

Le parquet d'Amiens s'est rendu mardi à Longueau, à la suite d'une enquête de la gendarmerie sur la mort mystérieuse d'un ouvrier agricole. Lundi matin, M. Clovis Labou, 47 ans, originaire de Bapaume, ouvrier agricole à Longueau, était trouvé inanimé près du café Roland. Il portait une plaie à la tête et des blessures aux genoux. Il succomba deux heures après sans avoir repris connaissance.

A-t-il été victime d'une agression ou d'un accident ? On n'a pu encore l'établir.

CARNET

Naissances

— Nicole et Henry Nortier sont heureux de vous annoncer la naissance de leur petit frère Yves.

De la part de Monsieur et Madame Valentin Nortier-Devillers, 34, rue du Touquet, à Blandain (Belgique).

Cet avis tient lieu de faire-part.
139120

— Monsieur et Madame Emile Toulemonde-Anselin ont le plaisir de vous faire part de la naissance et du baptême de leur fils Benoit.

60, boulevard de Cambrai, Roubaix.

5, boulevard Montesquieu, Rx.
139040 Le 26 avril 1941.

— Monsieur et Madame Fernand Leplat-Bara vous annoncent la naissance d'un fils Pascal.

Clinique maternelle (Fraternité), 1er mai 1941.

Mouvaux,
139200 84, rue de Turenne.

Nécrologie

— Monsieur et Madame Pierre Bertschy-Lefebvre ont la douleur de faire part de la mort de Monsieur Fernand Bertschy, leur père, décédé à Dijon, le samedi 26 avril.

La Madeleine, 176, avenue de la République.
3377d

Le communiqué officiel allemand du 30 avril

BERLIN, 30 AVRIL. — *Le haut commandement des forces armées communique ce qui suit :*

Des sous-marins ont coulé plusieurs navires marchands ennemis totalisant 35.265 tonnes, qui naviguaient en convois puissamment protégés, ainsi qu'un bâtiment convoyeur de la marine de guerre britannique.

Au cours d'une opération entreprise contre la côte sud-est britannique, des vedettes rapides ont attaqué un convoi fortement protégé et coulé trois bâtiments de commerce, d'une jauge totale de 9.500 tonnes.

En Grèce, des forces motorisées de l'armée allemande, continuant leur avance rapide, ont atteint les ports du sud du Péloponnèse et empêché les Britanniques de poursuivre leur fuite par mer. A l'heure actuelle, 5.000 Anglais, parmi lesquels un général, ainsi que de nombreux Serbes, dont quatre généraux et trois cents officiers, ont été capturés.

Au cours de la journée du 28 avril, des chasseurs allemands ont abattu, dans les eaux helléniques, près de l'île d'Hydra, un avion britannique du type « Walrus ». Quatre avions anglais ont été détruits à la côte sud-est du Péloponnèse.

Le soir du 29 et dans la nuit du 29 au 30 avril, des avions de combat allemands et des «Stukas » ont attaqué le port de La Valette (Malte) avec un succès marqué. Ils ont jeté des bombes sur un croiseur léger, des positions de D.C.A., des installations maritimes et des dépôts d'essence. Un destroyer et un grand navire marchand ont été incendiés. D'autres attaques ont été dirigées contre les aérodromes de Luca et de La Valette.

Au cours de combats aériens qui se sont déroulés au-dessus de l'île, l'ennemi a perdu deux avions de chasse du modèle « Hurricane ». Du côté allemand, il n'y a pas eu de pertes.

En Afrique du Nord, des « Stukas » et « Picchiatelli » ont attaqué, au moyen de bombes de lourd calibre, le port de Tobrouk, des positions d'artillerie près du fort Pilastro et des ouvrages fortifiés au sud de Via Balbia.

Dans la nuit de lundi à mardi, de forts contingents d'avions de combat ont bombardé, une nouvelle fois, le port de guerre de Plymouth. De grands incendies se sont déclarés, surtout à Devonport, et on a perçu de violentes explosions provenant de l'usine à gaz et de dépôts de carburant. D'autres escadrilles de combat ont attaqué avec succès les ports de Lowestoft et d'Ipswich, ainsi que des aérodromes de nuit de l'ennemi.

Dans les eaux entourant l'Angleterre, l'arme aérienne a détruit un navire marchand de 4.000 tonnes et endommagé sérieusement un autre grand bateau.

Des batteries à longue portée de l'armée ont bombardé efficacement des objectifs de guerre importants de la région de Douvres.

Au cours d'attaques opérées mardi par des chasseurs allemands contre le littoral sud-est de l'Angleterre et la côte de la Manche, six avions de chasse du type « Spitfire » et deux avions de combat du modèle « Bristol-Blenheim » ont été abattus. Du côté allemand, il n'y a pas eu de pertes à enregistrer.

Dans la nuit de lundi à mardi, l'ennemi, opérant avec de faibles contingents, a lâché quelques bombes explosives et incendiaires sur diverses localités de l'Allemagne de l'Ouest et du Sud-Ouest, occasionnant des dégâts matériels sans importance. Parmi la population civile, il y a quelques tués et blessés.

Au cours des opérations exécutées au-dessus de l'Angleterre, l'équipage d'un chasseur nocturne composé des premiers sergents-majors Sommer et Reinnagel et du sergent-major Glass, s'est particulièrement distingué.

Les 28 et 29 avril, l'ennemi a perdu au total quarante-sept avions dont vingt et un abattus en combats aériens et par des chasseurs nocturnes, neuf par l'artillerie de la marine et le reste détruit au sol. Du côté allemand, pour le même laps de temps, les pertes sont de six appareils.

La guerre aérienne

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Le bombardement de Cardiff

Berlin, 30 avril. — Au cours de la nuit du 29 au 30 avril, l'arme aérienne allemande a de nouveau violemment attaqué d'importants ports anglais. Cardiff, le port houiller le plus important de l'Angleterre, a été particulièrement bombardé avec succès. Toute la région du port, qui représente avec ses docks immenses le plus grand bassin de radoub pour les navires de guerre anglais, a été aspergée de bombes.

Des flammes jaillirent de nombreux entrepôts, usines et chantiers navals.

Vingt-neuf mille Anglais avaient été tués, fin mars, par les bombardements

Amsterdam, 30 avril. — D'après le B.B.C., le ministre britannique de la santé publique a déclaré aujourd'hui à la Chambre des Communes qu'à fin mars le nombre des personnes tuées à la suite des bombardements aériens s'élevait à vingt-neuf mille. Il a ajouté que les endroits les plus sûrs étaient les hôpitaux et a invité le public à y chercher, le cas échéant, refuge.

Il n'y a pas de commission d'armistice à la Martinique

Vichy, 1er mai. — La presse cubaine a reproduit une information de l'agence Reuter assurant qu'à bord du navire « Fort-Richepanse » serait arrivée secrètement à la Martinique une commission italo-allemande d'armistice.

Les milieux officiels donnent le démenti le plus formel à cette affirmation, dont le but évident est de modifier l'opinion cubaine qui s'est jusqu'ici montrée favorable à la France.

Le Führer a rendu visite à M. von Ribbentrop dont c'était le 48me anniversaire

Berlin, 30 avril. — Le Führer a rendu visite, mardi, à M. von Ribbentrop, pour le féliciter personnellement à l'occasion de son quarante-huitième anniversaire.

— M. François Piétri, ambassadeur de France à Madrid, est actuellement à Vichy.

Communiqués officiels italiens

30 AVRIL

ROME, 30 AVRIL. — *Le haut commandement de l'armée communique ce qui suit :*

En Méditerranée centrale, des formations de l'arme aérienne allemande et italienne ont bombardé des navires ennemis. Des appareils du corps aéronautique allemand ont bombardé la base aérienne de Malte et ont touché des avions ennemis au port de La Valette. Deux avions ennemis ont été abattus en combats aériens.

En Cyrénaïque, l'investissement des forces anglaises se poursuit sur le front de Tobrouk.

Sur le front de Sollum, des attaques italo-allemandes ont causé de fortes pertes à l'ennemi qui, en divers points, a été forcé à la retraite. Des escadrilles italiennes et allemandes ont poursuivi leurs attaques de destruction contre le port et les ouvrages défensifs de Tobrouk. Un cargo a été coulé par les bombardiers allemands. Des batteries et des tranchées ont été touchées, des véhicules automobiles anglais ont été mitraillés. Un appareil du type « Blenheim » a été abattu. Au cours de la nuit du 28 au 29 avril, des avions ennemis ont attaqué Benghasi.

En Afrique orientale, nos troupes ont résisté dans les divers secteurs par des combats d'artillerie et d'infanterie à la poussée ennemie.

1er MAI

ROME, 1er MAI. — *Le quartier général de l'armée communique ce qui suit :*

Une formation de l'aviation et des détachements de parachutistes, protégés par des escadrilles de bombardiers et d'avions de chasse, ont occupé, mercredi, les îles de Cephalonie et de Zante.

Jeudi matin, des détachements d'infanterie, partis de l'Albanie, ont débarqué dans l'île de Santa-Laura.

Des avions de combat italiens du corps aéronautique allemand ont poursuivi leurs attaques destructives contre la base de La Valette. Il en est résulté de très vastes destructions et des incendies.

En mer Egée, nos torpilleurs ont attaqué un convoi ennemi puissamment protégé. Un croiseur et un grand destroyer ont été atteints par des torpilles. Malgré la violente riposte des navires convoyeurs ennemis, nos torpilleurs sont rentrés indemnes à leur base. Un de nos avions de reconnaissance, qui avait repéré le convoi et qui fut attaqué par cinq appareils anglais, a réussi à descendre deux adversaires et à retourner indemne à sa base.

En Afrique du Nord, à l'est de Sollum, des détachements de reconnaissance italiens et allemands ont mis en fuite des forces armées ennemies et détruit des chars blindés. Des formations de l'aviation italienne et allemande ont attaqué de nouveau, en vagues successives, les positions fortifiées et le port de Tobrouk.

En Afrique orientale, les combats se poursuivent dans les différents secteurs, et avec une particulière intensité dans le secteur d'Aiadchi. A Assab, un croiseur auxiliaire ennemi a coulé, après avoir heurté une mine.

LA GUERRE EN GRÈCE

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

L'armée grecque est démobilisée

Bucarest, 1er mai. — Le ministre de la guerre Bakos, a ordonné la démobilisation de l'armée grecque tout entière.

Berlin envisage la possibilité de collaborer avec le nouveau cabinet grec

Berlin, 30 avril. — A Berlin, on a suivi avec intérêt la constitution d'un nouveau gouvernement en Grèce. Cependant, tant les milieux officiels qu'officieux réservent encore leur jugement.

Mercredi, la Wilhelmstrasse exprimait simplement l'avis que l'Allemagne n'useraît pas d'égards envers le roi de Grèce, qui abandonna et son pays et son peuple.

Du côté allemand, on ajoute que la possibilité existe de collaborer avec le nouveau gouvernement grec, mais qu'il ne faut pas anticiper et qu'il convient d'observer d'abord son attitude et son activité.

Si les principes affirmés à Athènes par le nouveau ministère se trouvent appliqués, une collaboration pourra être envisagée de façon positive.

L'Angleterre remercie la Grèce en prononçant le blocus

Londres, 1er mai. — Le gouvernement britannique a fait connaître, par le truchement des ministères du commerce et du blocus, que la Grèce, à l'exception de l'île de Crète, était considérée comme territoire occupé par l'ennemi et qu'en conséquence, le blocus lui serait appliqué.

Les explications de MM. Churchill et Eden aux Communes

Amsterdam, 30 avril. — MM. Churchill et Eden ont prononcé, à la Chambre des communes, des discours relatifs à l'envoi du corps expéditionnaire anglais en Grèce.

M. Churchill a déclaré :

« Soixante mille hommes environ ont été débarqués en Grèce, parmi lesquels une division australienne et une division néo-zélandaise.

» Environ 45.000 hommes de ces troupes ont été évacuées jusqu'à présent. Malheureusement, l'aviation anglaise n'a pu protéger que dans une faible mesure cette action d'évacuation. »

Il a estimé les pertes britanniques à environ 3.000 tués et blessés.

« Il est évident, a-t-il continué, que l'armée britannique n'a pu traîner derrière elle son lourd équipement. Toutefois, cet équipement représente peu de valeur pour l'Allemagne, étant donné que son armée est largement pourvue. »

M. Eden a affirmé qu'il avait été impossible aux Grecs de soutenir plus longtemps la lutte contre les troupes allemandes supérieures en nombre. La décision de faire évacuer la Grèce par les troupes britanniques a été prise en plein accord avec le gouvernement grec.

La flotte française aurait perdu trente et un navires totalisant 72.550 tonnes

Vichy, 1er mai. — « Paris-Soir » publie la liste des pertes subies par la flotte de guerre française depuis le début des hostilités. Bien que ne possédant pas un caractère officiel, cette liste a été établie avec le consentement du ministère de la marine.

Il en ressort que la flotte française a perdu en tout trente et un navires totalisant 72.550 tonnes, dont 14.850 tonnes à Dunkerque, 29.000 tonnes à Mers-El-Kébir et Dakar, 2.200 tonnes au cours des opérations en Norvège, 8.500 tonnes à la suite d'accidents, et enfin, 18.000 tonnes à la suite de sabordages, torpillages ou explosions de mines.

Des distinctions dans l'ordre des « Pionniers du travail »

Un discours du ministre Rudolf HESS devant la Chambre du travail du Reich

Augsbourg, 1er mai. — Au cours d'une séance de la Chambre du travail du Reich, qui s'est tenue aux usines Messerschmitt, M. Rudolf Hess, ministre du Reich, a prononcé un discours dans lequel il a signalé que les chefs d'industrie et les ouvriers allemands pouvaient être fiers du matériel qu'ils ont construit. Aussi bien dans le Nord que dans les déserts de sable de l'Afrique du Nord, aussi bien en hiver qu'en été, il a donné pleinement satisfaction.

Ensuite, M. Hess a décerné la distinction de « Pionnier du travail », créée il y a un an par le Fuehrer, à M. Amann, chef du Reich pour la presse; à M. Ohnesorg, ministre des P.T.T. et au professeur Messerschmitt.

Faisant l'éloge des personnalités qui ont été l'objet de cette haute distinction, il a déclaré que dans la presse, M. Amann a donné sans limite à l'Allemagne nationale-socialiste un de ses principaux moyens de combat; que c'est à M. Ohnesorg que l'aviation allemande doit d'avoir pu prendre, dans le domaine de la navigation sans fil, une avance considérable sur l'ennemi, et enfin que M. Messerschmitt est le constructeur des avions de chasse et des appareils de bombardement les meilleurs du monde.

Le ministre du Reich a clôturé son allocution en déclarant :

« Nous approchons de la décision militaire. Pour l'obtenir, l'économie allemande ne reculera devant aucune réalisation et devant aucun effort. »

— Le plus âgé des habitants des Indes est mort à l'âge de 145 ans. Il était chef du village d'Assab.

Un conseil administratif est constitué en Serbie

Belgrade, 30 avril. — Le général d'aviation Foerster, commandant militaire pour la Serbie, poursuivant la réorganisation et la normalisation de la vie dans les territoires occupés de Serbie, a formé un conseil administratif et nommé à la tête des anciens ministères des commissaires serbes.

En collaboration étroite avec le commandant militaire, ces commissaires veilleront au maintien de l'ordre, rétabli partout par l'armée allemande et à exploiter au maximum les richesses économiques du pays.

Les personnalités choisies proviennent d'une part de l'entourage de l'ancien premier ministre, M. Stojadinovitch; d'autre part du mouvement rénovateur de droite « Zbor », ainsi que des milieux radicaux traditionnels et démocrates.

Un cabinet national en Egypte va être constitué

New-York, 1er mai. — On mande du Caire :

« Le roi Farouk et les chefs des partis politiques délibèrent au sujet de la création d'un nouveau cabinet national. Tous les partis seront probablement représentés au sein de ce cabinet.

« Le premier ministre égyptien, Sirry Pacha, a déclaré que la situation militaire n'exigeait aucune action du gouvernement égyptien. »

La libération de prisonniers de guerre en récompense d'actes de dévouement

Berlin, 30 avril. — Depuis la signature de l'armistice avec la France, des ressortissants français ont, dans un élan d'abnégation, et souvent au péril de leur vie, fourni à diverses reprises aide et assistance à des personnes de nationalité allemande.

Pour ce motif, dans chaque cas où un citoyen français a contribué au sauvetage de vies humaines allemandes, le Führer et chancelier a ordonné la libération d'un nombre équivalent de prisonniers de guerre français.

— Les pouvoirs du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine ont été prorogés.

Feuilleton du « Journal de Roubaix » du 2 mai 1941. — N° 27.

LÉO DARTEY

PIERRE ET FRANÇOISE

Evidemment, je ne puis m'empêcher de regretter que mon enfant chérie n'ait pas eu le courage nécessaire de se confier à moi ! Est-il donc un dévouement que je ne sois capable de comprendre ? Et même s'il s'agit d'un... absent, croit-elle donc mon cœur si endurci que je ne puisse pardonner beaucoup ? Je sais bien que tout mon silence, que toute mon attitude passée, ont pu me faire croire inflexible ; mais j'ai tant souffert depuis le départ de mon second enfant... que la douleur provoquée par Françoise m'a presque fait absoudre celle provoquée... par un autre ! Dites cela à « votre femme », mon cher Pierre, ou, mieux, donnez-lui cette lettre à lire. Qu'elle vous porte les bénédictions de votre père, qui vous attend tous deux en vous tendant les bras... comme si jamais rien ne s'était passé... ».

Bouleversée, étrangée par une émotion indicible, Françoise leva les yeux, les plongea dans le regard passionné de son mari agenouillé auprès d'elle.

— Pierre, murmura-t-elle, illuminée du plus merveilleux bonheur, vous avez fait cela ?

— Je vous aime, Françoise ! répondit-il seulement.

— Vous avez fait cela ? répéta-t-elle, comme en extase. Ainsi, la plus grande, la plus belle preuve d'amour, vous me l'avez donnée... Aveuglément, vous acceptez le secret entre nous, vous me faites confiance !

— C'est que, ma bien-aimée, depuis que je vis auprès de vous, j'ai enfin compris ce que la brutalité de mon amour me cachait : la beauté de votre âme ! Il faut me pardonner, petite chérie, si je ne l'avais pas aperçue toute de suite ! L'émerveillement causé par votre apparence physique m'avait ébloui au point de ne rien voir derrière... et il a fallu la paix de ce séjour, la douceur de notre tendresse épurée auprès de votre chaise longue de malade pour distinguer enfin la flamme plus discrète, mais aussi plus durable et tenace qui éclaire l'intérieur du beau vase !

Les mains jointes, les yeux mi-clos, elle l'écoutait, comme en extase. Il continua, toujours du même ton passionné et bas :

— Françoise, il faut bénir notre malentendu, vos souffrances, les miennes, car notre amour en sortira grandi et exalté !... Sans eux, jamais je ne serais descendu au fond de votre cœur pur ! L'exaltation de notre bonheur ne m'eût pas permis le repliement nécessaire pour pénétrer une âme délicate comme la vôtre. Je vous aurais aimée sans vous connaître, ma chérie... Maintenant, je vous connais et je vous vénère.

— Pierre ! Mon bien-aimé...

— Oui, votre bien-aimé, votre unique aimé, j'en suis sûr, maintenant, comme je suis sûr que votre âme n'a jamais pu recéler rien que de beau et de pur !

— Ah ! murmura Françoise en posant sur l'épaule de son mari son front accablé, semblait-il, par l'excès de son bonheur, je suis trop heureuse !

Mais au moment où il refermait ses bras sur elle, doucement elle se dégagea, se redressa.

— Cependant... pourquoi avoir écrit à mon oncle que... que vous aviez eu la preuve... que vous saviez ce que je ne puis révéler à personne ? Pourquoi ne pas lui dire la vérité, mon Pierre ? Elle vous grandit tellement ! Pourquoi ne pas lui crier : « Je la crois, non pas parce que j'ai eu une preuve de sa sincérité et de son innocence, mais simplement parce que c'est « elle » et que je la crois ! Parce que je suis sûr qu'elle est incapable de me dissimuler quelque chose de mal ! ».

Il baissa le front, gêné soudain.

— Parce que, Françoise... j'aurais eu peur... j'aurais craint...

— Allez, mais allez donc ! fit-elle, anxieuse soudain.

— Eh bien ! parce que, alors, c'est lui qui ne m'aurait pas cru !

La réponse frappa Françoise en plein cœur.

— Ah ! fit-elle, en fermant les yeux, devant la douleur cette fois.

— Françoise, mon amour, fit-il en se précipitant vers elle.

Mais, doucement, elle l'écarta encore.

— Ah ! murmura-t-elle encore, d'une voix éteinte. Quelle force a donc ce doute horrible, qu'il puisse être plus tenace dans le cœur de père que dans le vôtre ?

— C'est que, Françoise, votre père n'a pas, pour l'éclairer, la flamme de mon amour !

— Mais, reprit-elle, toujours du même air halluciné, lorsque le temps et l'habitude l'auront diminuée, cette flamme, lorsqu'elle vacillera entre vos mains moins avides d'étreintes, êtes-vous sûr de continuer à voir de même, Pierre ?

— Françoise ! Pouvez-vous douter de mon amour et de ma confiance ?

— Mon Pierre chéri, nous sommes encore deux grands enfants et nous tremblons devant le bonheur promis, avec une impatience trop grande pour n'avoir pas à redouter le temps qui suivra. Aujourd'hui, vous me croyez, Pierre ; mais après, lorsque je serai votre femme depuis des jours, des semaines, des mois... le soupçon ne ranaîtra-t-il pas dans votre cœur apaisé ?

— Françoise, vous n'avez pas le droit de penser cela ! Vous-même l'avez dit jadis ! Il n'y a pas de véritable amour sans estime et confiance !

— Oui, Pierre, mais vous-même m'avez répondu : « Il n'y a pas de véritable amour sans jalousie ! ».

— Je ne savais pas ce que je disais !

— Vous saviez que vous nous torturiez tous les deux... et vous l'avez fait, cependant !

— Françoise, toutes mes erreurs sont bannies !

— Pierre, reprit-elle, douloureuse, vous êtes le plus généreux et le plus grand des hommes... vous venez de me le prouver ; mais c'est justement pour cela que je ne veux pas que vous puissiez souffrir !

— Enfin ! cria-t-il, effrayé, que croyez-vous ? Que redoutez-vous ?

— J'ai peur du réveil de votre jalousie et de vos doutes. Vous m'avez dit jadis des paroles douloureuses qui sont restées gravées dans mon cœur, Pierre !...

— Françoise !

— Vous m'avez dit, reprit-elle, digne et douce : « Je ne pourrais plus vous approcher que ne se glisse entre nous le fantôme de l'autre ! ».

— Taisez-vous ! cria-t-il. Taisez-vous ! Tais-toi ! Ne vois-tu pas que tout ce passé est banni, ma bien-aimée, et que ce n'est plus le même homme qui t'appelle, qui te ser